

Éditorial

Le rapport à l'histoire peut être envisagé sous d'innombrables angles et dimensions – l'histoire comme objet, comme perspective, mais aussi du point de vue de sa mise en discours pour n'en donner que quelques exemples.

Qu'il s'agisse de la manière dont l'histoire a été reflétée dans la littérature, de l'inscription historique de la littérature dans une époque, dans un courant de pensée, ce qu'on appelle communément histoire littéraire, de la naissance de certains genres (ou microgenres) littéraires, entre littérature et histoire les liens ont été depuis toujours très serrés. Que l'on pense à l'Antiquité et à ses héros, au désir perpétré au fil des siècles de dire ou d'écrire le monde selon une perspective historique, et tout le lot d'événements et déboires, régimes politiques et idéologies que l'histoire a semés à travers le parcours de l'humanité, on se retrouve à l'intérieur d'une sphère sémantique où la littérature – comme terre de naissance de toutes les histoires du monde – et l'Histoire, la grande, comme on la nomme, disent et écrivent notre parcours humain sous les angles les plus divers, que ce parcours se décline sous la forme de l'existence, de la survivance ou de la résilience. Et la mise en récits de nos vies se fait sous des modalités parfois prédictibles, parfois imprévisibles, souvent étonnantes, teintées d'originalité, tantôt de subjectivité, tantôt d'objectivité, le génie faisant de temps en temps irruption. Pratiquement jamais dans l'histoire de son existence, la littérature n'a été séparée de l'histoire. De manière quasiment constante, ces deux notions centrales qui fondent notre culture se retrouvent mêlées, tressées, car là où il y a histoires il y a aussi littérature (écrite ou orale), la substance de la littérature étant souvent empruntée à

l’histoire, que l’on parle de héros, d’événements, du temps dans son devenir, ou d’une toile de fond sur laquelle l’humanité évolue. Et les arguments de cette imbrication à multiples enjeux, nuances et perspectives, pourraient longuement se poursuivre.

« On nomme littérature la fragilité de l’histoire », avait écrit Patrick Boucheron¹, tandis que selon le titre d’un célèbre ouvrage de nos temps, signé Yvan Jablonka, on apprend que *L’histoire est une littérature contemporaine*². Histoire et littérature vont ensemble, entre l’Histoire et les histoires comme sources et formes de littérature, une dynamique se met en place et tout un mécanisme se laisse étudier selon les lois de sa propre production, de ses enjeux et portées, d’un renouvellement imposé par les conditions changeantes de son existence.

De quelle Histoire passée à travers le tissu textuel des histoires les plus diverses pourrait-on parler en 2025, lorsque les épreuves que traverse l’humanité se multiplient et semblent susciter non seulement une attention spéciale, mais surtout la tâche du regard objectif et de l’attitude responsable, voire l’urgence du témoignage ? Qu’il s’agisse des dimensions politiques ou sociales, écologiques ou sanitaires, économiques ou culturelles de notre histoire contemporaine, d’une certaine déchéance des figures politiques, de la fin de certains régimes, ou de diverses formes de domination ou de violence qui perdurent et se manifestent malgré une tendance du discours politique à en nier la réalité, la littérature garde un rôle central dans la transmission de l’Histoire.

À son tour, la langue porte l’empreinte de l’Histoire : l’époque, les événements, les décisions politiques y laissent des traces indélébiles (abandon de tel alphabet en faveur d’un autre, action de telle politique linguistique favorisant telle variété / langue aux dépens d’une autre, plus largement influence des idéologies politiques sur les politiques linguistiques, etc.). Ces facteurs externes agissent sur la langue, déterminant des changements à des degrés différents. Plus récemment, un événement comme la pandémie

¹ Patrick Boucheron, « On nomme littérature la fragilité de l’histoire », *Le Débat*, n°165(3), 2011, p. 41-56.

² Yvan Jablonka, *L’histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, 2014, Paris, Seuil.

(comme à une autre époque la première guerre mondiale) a donné lieu à la création ou à la mise en circulation d'une série de mots et de discours qui méritent qu'on s'y arrête. Si, selon Laurence Rosier, « [l]es mots se chargent d'histoires, comme ils se font les porte-paroles des conflits sociaux »³, certains véhiculeront ensuite une valeur argumentative qu'il conféreront aux événements avec chaque emploi ultérieur, ayant des conséquences sur le plan de la construction discursive.

Si l'on en vient à la perspective historique, en linguistique, étudier la langue dans sa dimension historique a depuis longtemps intéressé (étymologie, linguistique historique, diachronie). Si la dichotomie entre linguistique synchronique et linguistique diachronique s'est avérée très vite insuffisante pour rendre compte de la manière dont il faut envisager le fonctionnement de la langue, son dépassement s'est justement réalisé par la prise en compte de l'histoire, de la dynamique langagière, du changement dans la conception d'Eugenio Coseriu (le changement ayant été conçu comme un déplacement de la norme dans les limites permises par le système)⁴.

À défaut de faire une véritable histoire de la langue, c'est l'approche en micro-diachronie qui est favorisée aux différents niveaux de la description linguistique, les mécanismes de changement ayant été soumis à l'examen (analogie, grammaticalisation, pragmatization, lexicalisation, cooptation, constructionnalisation, etc.).

Il s'agit aussi de scruter la manière dont l'histoire est mise en discours, écrite, représentée par les historiens eux-mêmes. Leur pratique – du moins dans une perspective traditionnelle – peut être comparée avec celle des écrivains : c'est bien un récit, mais différent à certains égards du récit du fiction (voir Roland Barthes⁵). Le

³ Laurence Rosier, « Mots et discours de la pandémie. Petites réflexions sociolangagières », *La Revue Nouvelle*, n° 8, 2021, p. 35-43.

⁴ Eugenio Coseriu, *Synchronie, diachronie et histoire. Texto !* 2007 [en ligne] [traduit par Thomas Verjans]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Parutions/Livres-E/Coseriu_SDH/Sommaire.html>. (Consultée le 10 août 2024).

⁵ Roland Barthes, « Le discours de l'histoire », *Studies in Semiotics / Recherches sémiotiques*, n°6(4), 1967, p. 65-75.

discours des historiens, discours spécialisé à part, car grâce à cette démarche l'histoire en vient à être représentée, est indissociable de l'analyse de discours.

Le numéro 16 de la *Revue Roumaine d'Études Francophones* invite à (re)visiter le rapport à l'histoire sous ses différents aspects, en littérature (surtout) et en linguistique.

Les contributions regroupées dans la section de littérature s'arrêtent sur des époques, des événements et des espaces très divers, mettant en lumière des moyens différents d'approche du texte et du monde dont il parle – (ré)écriture et (dé)construction du récit contemporain, ayant souvent en vue la perspective, l'éthique et l'objectif de la mémoire et du témoignage. Les techniques du récit sont aussi interrogées à la lumière de la mise en avant de genres renouvelés, où poétique et politique se rejoignent.

Avec le roman *Oreille rouge* d'Éric Chevillard, écrivain de l'extrême contemporain, Lidia Cotea propose une réflexion sur ce que devient le roman d'aventures, dans lequel il n'est plus question de récit d'aventures mais de la manière dont le récit se construit, ou aventure du récit lui-même, qui peut emprunter un infini d'histoires possibles, et proposer ainsi un autre type de réalité. Dans une perspective postmoderne, qui emprunte la voie du ludique qui ne fait qu'approfondir la gravité de la réalité, il s'agit en fait d'une remise en question des schémas, des canons de la littérature d'aventure : le protagoniste est un antihéros, dont l'hésitation à partir à l'aventure et à écrire l'aventure donne lieu à des interrogations sur le monde tel qu'on le connaît et le rôle de la littérature dans cette présentation discursive du monde. En s'y attaquant, le romancier propose les moyens pour le resémantiser, dans les termes de l'auteure de l'article.

L'article de Mohar Daschaudhuri s'arrête sur K. Madavane, écrivain indien francophone de Pondichéry qui exploite dans sa création l'histoire, le mythe, le folklore. Il s'agit en fait de recréer une histoire possible, car, grâce à l'incarnation, des personnages du quotidien local deviennent des personnages mythiques/historiques, dépassant le temps réel pour entrer dans le temps mythique. Ou bien, en mouvement inverse, des personnages de légendes viennent s'intégrer au présent de la narration. Les traditions locales trouvent

leur place dans les grandes épopées indiennes, tout comme la mémoire individuelle s'intègre à l'histoire de l'Inde. Par cette réinvention de l'histoire, l'auteur se situe dans la mouvance postcoloniale de réaction artistique contre l'invasion de la culture britannique à l'époque coloniale.

Le travail d'Abdeljalil Elkhailil interroge le rapport entre histoire et fiction dans le très connu roman d'Amin Maalouf, *Léon l'Africain*, et partant le statut même de ce texte. Cette biographie romancée de Hassan al-Wazzan, personnage historique réel, considéré comme précurseur de la géographie moderne, connu aussi sous le nom de Léon l'Africain, vient dynamiser en 1986 l'intérêt pour cette figure, constituant par la suite une référence pour les historiens eux-mêmes et permettant au grand public de faire la connaissance du personnage historique. Malgré l'ancrage solide dans des sources historiques objectives, le texte analysé demeure une œuvre dans laquelle l'Histoire est fictionnalisée et réécrite de façon romanesque, donc subjective. Non en dernier lieu, l'histoire personnelle de l'auteur peut être rapprochée de l'histoire du protagoniste de son roman ; l'image projetée d'un personnage historique qui promeut les valeurs de la tolérance répond ainsi au projet idéologique de l'écrivain franco-libanais.

Kirsten Behr actualise une histoire peu connue par le grand public de nos jours, celle de l'éruption de la Montagne Pelée au début du XX^e siècle. La catastrophe qui fit engloutir toute une ville martiniquaise en 1902 a marqué l'Histoire collective et de nombreuses histoires individuelles, tout en nourrissant au fil du temps les imaginations et les imaginaires. Puisque les faits historiques sont insuffisamment connus et transmis, il semble que l'intérêt porté à cet événement catastrophique a augmenté avec la publication d'ouvrages scientifiques, d'essais et de mémoires, ou de diverses œuvres de fiction dont l'auteur trace le bilan avant de procéder à l'analyse de deux romans : *Quatre-vingt-dix secondes* par Daniel Picouly (2018) et *La malédiction de l'Indien* d'Anne Terrier (2021). Le point commun entre les deux auteurs, à part le sujet choisi, consisterait dans le désir de redonner un sens à l'évènement catastrophique et d'apprendre les leçons de l'histoire.

Si l'algérianité littéraire a toujours été indissociable du recours à l'histoire, l'article de Chiraz Amani interroge ce même

concept à la lumière de la littérature actuelle. À travers l'analyse de romans de Kamel Daoud et Sarah Haidar, un nouveau rapport à l'histoire semble se dessiner : il ne s'agit plus de déconstruire et de dénoncer (comme aux époques antérieures), mais de réécrire le passé qui offre les instruments d'une réflexion sur l'actualité qui dépasse les cadres du pays. La poétique de ces « nouvelles écritures » se nourrit ainsi de cette matière qu'est l'histoire, tout en la déconstruisant et la recomposant selon une sensibilité propre.

Ridha Belagrouz et Fatima Malika Boukhelou nous proposent un dialogue entre *Ce que le jour doit à la nuit* de Yasmina Khadra et *Texaco* de Patrick Chamoiseau afin d'explorer la réécriture de l'histoire dans ces deux célèbres romans de la francophonie postcoloniale. L'objectif principal de l'étude serait la mise en valeur d'une poétique mémorielle, à la suite d'un examen attentif des stratégies narratives qui se rejoignent dans leur tentative d'élaborer une nouvelle épistémologie critique du fait historique colonial et postcolonial. Un appareil critique riche et solide permet aux auteurs de réaliser une analyse comparative très dense et convaincante, où chaque argument trouve sa place tant en ce qui concerne la déconstruction des récits historiques hégémoniques et de leurs discours, que dans l'élaboration de la théorie d'une poétique de la mémoire chez les deux romanciers, appuyée sur les vertus réparatrices de l'écriture historique.

Yassir Aboubeker et Saadia Dahbi relient le contexte sociohistorique au texte littéraire via l'œuvre de Driss Chraïbi, tout en soutenant l'idée de l'inutilité de la démarcation entre texte et contexte (idée empruntée à des théoriciens célèbres) dans le cas de l'auteur analysé. L'engagement du romancier marocain, visible dans sa vie et dans son œuvre, serait un premier argument de la démarche proposée, centrée sur l'Être. Les romans sur lesquels les auteurs fondent leur analyse sont principalement *Le passé simple* et *Succession ouverte*, largement ancrés dans le social et l'historique, plans inséparables de l'évolution de l'individu et qui, en même temps, offrent une riche matière à la voix critique, virulente et contestataire du romancier et de ses personnages.

On reste dans la même sphère de l'Histoire (par sa déconstruction), du désastre (dans sa représentation cauchemardesque), et de l'Être (par la reconstruction libératrice)

dans le cas du roman de Mohammed Dib, *Qui se souvient de la mer*, étude proposée par Ilham Bouabdalaoui. Par un roman allégorique et symbolique, Mohammed Dib interroge l'Histoire selon une nouvelle esthétique, situant le Mal dans un cadre surnaturel, espace de la torture, du cauchemar, de la mort. Dans ce roman qui n'est pas moins engagé que la trilogie précédente sur l'Algérie, Mohammed Dib adopte une écriture surréaliste, plus adéquate à la voix qui clame l'affranchissement d'une société vivant sous la répression, où la liberté devient un rêve impossible. La note d'originalité de l'étude réside premièrement dans le rapprochement du symbolisme et de l'imaginaire du roman avec ceux de la très connue *Guernica* de Pablo Picasso, moyennant une esthétique surréaliste de l'horreur qui recèle une poéticité à part.

Sur les traumas de l'histoire et les vertus de la mémoire (multidirectionnelle) s'interroge Sihem Guettafi dans une étude qui porte sur deux romans de Nancy Huston (*L'empreinte de l'ange* et *Arbre de l'oubli*). L'histoire y est revisitée et investiguée selon ses traces les plus sombres et traumatisantes : l'esclavage, les Guerres mondiales, la Guerre d'Algérie et divers camps de torture. Sur la toile de fond de ces événements et faits historiques et sociaux, des destinées individuelles évoluent, existences et identités éclatées qui ont ployé sous le fardeau de l'Histoire. Une poétique de l'oubli (en relation au titre) s'en dégage, afin d'explorer et de mettre en valeur les thèmes de la mémoire et de l'identité – si chers à Nancy Huston – selon la dynamique perpétuelle de la mémoire et de l'oubli, qui redouble d'une certaine façon celle de la vie et de la mort. Emprunté à Michael Rothberg, le concept de *mémoire multidirectionnelle* y est théorisé et analysé, tout en considérant que cette mémoire nous permet d'envisager l'histoire comme un continuum, en même temps qu'elle nous facilite une meilleure compréhension des traumatismes de l'histoire et des héritages culturels du monde et des époques.

Après l'indépendance l'Angola et la Guinée-Equatoriale passent par une transition que l'auteur Sony Labou Tansi appelle *L'État honteux* (guerre fratricide en Angola, dictature en Guinée-Equatoriale). L'article de Marthe Oyane Metogho interroge la construction de l'archétype de l'État postcolonial africain dans les œuvres d'un auteur lusophone (José Eduardo Agualusa) et d'un autre hispanophone (Joaquín Mbomío Bacheng), qui constituent des

versions de *L'État honteux*. Cet archétype s'appuie sur des motifs qui reprennent l'imaginaire colonial, étant caractérisé par la dictature, la démocratie, le nationalisme et l'afrodystopie. Les discours auctoriaux traduisent des positionnements envers des problématiques comme légitimité du pouvoir postcolonial, identité, mémoire, proposant une réévaluation de l'archétype et remettant en question l'État postcolonial.

L'écriture comme devoir de témoignage pour réhabiliter les voix marginalisées dans le contexte de la Guerre d'Algérie est l'étude signée par Imène Nahoui et Safa Ouled Haddar. Même si sur ce sujet on a beaucoup écrit jusqu'ici, cet article offre de nouvelles perspectives qui visent à dépasser les stéréotypes qui en sont sortis à travers le temps et la reprise de la question algérienne. Dans le contexte de l'effort mené par plusieurs intellectuels algériens pour réhabiliter la voix des marginalisés de l'histoire contemporaine et soigner les traumatismes de guerre par le moyen du témoignage, Abdelhamid Benzine, homme et écrivain engagé, fait figure à part. Ancien détenu dans des camps de torture algériens, il se servira de l'écriture comme d'une arme, un « outil de résistance contre l'oubli et la déshumanisation », afin de poursuivre son projet existentiel fondé sur la justice et le respect de la dignité humaine. Les voix des marginalisés, des torturés, des rescapés, la propre voix de l'écrivain se font entendre dans les deux romans que les auteurs analysent, à savoir *Lambèse* et *Le Camp*, textes envisagés aussi sous une perspective stylistique par l'inscription du traumatisme de l'Histoire dans l'imaginaire littéraire.

La pièce de théâtre *La Croix du Sud* du dramaturge camerounais Joseph Ngoué qui fait l'objet de l'article de Jean Boris Tenfack Melagho peut être considérée comme une réécriture de l'histoire du racisme. Décrivant la crise que traverse les sociétés où sévit la ségrégation raciale (organisée comme un modèle antagoniste dans une dialectique maître-serviteur) et les différentes postures qu'adoptent les personnages, la pièce présente aussi une dimension contestataire, projetant des voies de dépassement du racisme et d'accès à la liberté – la révolte ou la résignation.

Maria Simota nous présente Cédric Gras dans sa posture d'écrivain-voyageur qui assume aussi le rôle de l'écrivain-enquêteur. Tout en s'intéressant à ce processus contemporain de

réhistoricisation de la littérature, où l'on assiste à une multiplication indéniable des récits du type mémoires, enquêtes, témoignages, récits de survivants, interview, ou autres formes de dialogues avec des rescapés de divers désastres ou événements tragiques ou avec leurs descendants (témoins indirects), l'auteure de l'étude s'arrête à un jeune écrivain engagé dans cette voie. Mutations de la littérature voulant dire aussi changements dans le statut de l'écrivain, on pourra suivre dans cette analyse le parcours d'un écrivain-voyageur-enquêteur, alpiniste passionné, tout en suivant ses récits de voyage en Russie, qui, tout autant que géographiques, sont des voyages de découverte historique, politique et idéologique. Afin de reconstruire le destin de deux alpinistes russes, Cédric Gras fera appel dans son roman *Alpinistes de Staline* aux techniques de l'écriture du récit de voyage, mais aussi à l'enquête, à la biographie classique, où tout fusionne sous le signe de l'impératif mémoriel auquel l'écrivain essaye de répondre.

Une première étude portant sur les femmes en tant que témoins de l'histoire nous est fournie par Elena Petrea. Fine connaisseuse de Victor Hugo, elle nous propose une lecture de *Notre-Dame de Paris* selon la coordonnée et la perspective féminines. Un premier témoin de l'histoire du roman est Adèle Foucher elle-même, qui « compare la période de la rédaction de *Notre-Dame de Paris* à un emprisonnement ». Viennent par la suite témoigner de l'histoire les personnages du roman, tout d'abord Esméralda, qui incite l'auteure de l'article à une lecture symbolique de la philosophie de l'histoire que le roman développe. Malgré quelques doutes concernant la possibilité de « trouver du nouveau » quand on explore Hugo, l'auteure avance en proposant une lecture de la dialectique histoire-immanence, fondée sur la présence et le rôle de la femme dans le contexte critique du « réalisme des marges », où parfois l'aristocrate peut faire irruption. L'idée centrale de l'article c'est que les personnages féminins permettent une meilleure valorisation de la marginalisation, des injustices, afin de déclencher la voix critique de l'écrivain envers sa société.

Et encore une étude sur les figures historiques féminines, cette fois-ci dans un contexte beaucoup plus large, celui du roman francophone d'Afrique et du Moyen Orient. Mariama Thior et

Mouhamadou Soumoune Diop analysent dans leur texte un corpus riche, constitué de cinq romans d'inspiration épico-légendaire, dans une perspective pluridisciplinaire, tout en situant au centre les personnages féminins, guerrières et conquérantes vues tant dans leur réalité historique, dans un contexte spatio-temporel, que dans l'imaginaire collectif édifié le long du temps. Démêler la réalité historique de la fiction dans le cas de ces femmes légendaires pose des problèmes au chercheur, fait dont les auteurs de l'étude sont conscients ; c'est un fait qu'ils assument. D'une « histoire approximative » à la fictionnalisation de ces figures de l'histoire (plus ou moins réelles, mais légendaires et littéraires sans conteste), les auteurs gardent une préoccupation pour la perspective identitaire, mais aussi pour la manière dont ces figures influencent leurs sociétés. Réécrire l'histoire à travers la vie de ces femmes de légende (Nefertiti, Sarraounia, Zénobie, Elissa et Pokou), étant toujours situé entre l'objectivité et la subjectivité, voici un défi pour les écrivains, mais aussi pour les chercheurs qui étudient le métissage réalité-fiction.

La démarche de Serenela Ghițeanu vise la manière dont l'Histoire se manifeste dans l'action et l'adhésion à un régime politique chez Pierre Drieu la Rochelle. L'implication politique des intellectuels au XX^e siècle est interprétée comme une trahison de la vocation humaniste, la passion venant l'emporter sur la raison. Vu sa sympathie pour l'extrême droite, l'œuvre de Pierre Drieu la Rochelle n'est récupérée que dans les années 60. L'article analyse la manière dont l'imaginaire fasciste est exploité dans l'œuvre de cet auteur (déploration d'un présent décadent, retour à un âge d'or, recherche d'un personnage sauveur, l'exaltation de la Grande Guerre, etc.) et essaie d'y identifier des éléments autobiographiques. On en conclut à l'idée que c'est la nature profonde de la personnalité de l'écrivain qui nourrit sa propension vers l'engagement du côté de l'extrême droite.

Jovensel Ngamaleu et Gabriel Ngameni esquissent le portrait de Rudolf Duala Manga Bell (« King Bell »), figure majeure de la résistance nationaliste camerounaise, personnage réel, qui témoigne de l'histoire et de la lutte de résistance de son pays, devenu aussi, comme souvent les héros nationaux, personnage littéraire. Deux pans majeurs de l'histoire sont ici interrogés et analysés, la politique et la mémoire, selon la perspective envisagée d'une réhabilitation.

Traitant de la mémoire historique, les auteurs de l'étude examinent la gestion de cette mémoire par le facteur politique, plus exactement l'État. L'histoire tragique de la vie du roi y est retracée, indissociable de l'histoire du Cameroun, qui constitue la toile de fond de l'article. Deux caractéristiques principales du King Bell s'en dégagent, son héroïsme et son patriotisme. Transmettre l'héritage mémoriel de leur héros national, leur roi martyr, devient une profession de foi pour les deux jeunes chercheurs, qui, pour y aboutir, explorent tant des sources historiques, des documents d'époque, des biographies, que des sources littéraires.

Le travail de Moustapha Faye propose une (re)lecture du roman *La peste* de Camus à la lumière de la pandémie de Covid 19. Empruntant la perspective de la poétique de la tragédie et de la mythocritique, l'auteur de l'article montre la manière dont le récit de Camus peut être réinvesti à chaque drame collectif. Le roman relève de la littérature épidémique (exploitant des images de la Bible, reprises dans d'autres textes à différentes époques), sans pour autant qu'une démarche historique ne soit entreprise, car la peste qu'il décrit n'est pas attestée historiquement, contrairement aux œuvres de Defoe et Boccace. Il s'agit plutôt d'une métaphore de la Seconde Guerre Mondiale, anticipant en même temps des pandémies. Le parallèle dressé entre les deux situations montre des similitudes frappantes (surprise, bouleversement des habitudes du monde occidental, impréparation, déni), valables pour la pandémie, comme pour les deux Guerres Mondiales. Il s'agit en fait d'une réflexion sur la condition humaine – illustrée sous la forme du mythe de Sisyphe –, sur les cataclysmes auxquels est soumis l'homme. Le roman a une valeur projective qui caractérise « tout grand texte ».

Les articles intégrés dans la section de linguistique envisagent le rapport à l'Histoire / histoire dans différents types de discours (historique, littéraire, des médias sociaux).

La question de l'écriture de l'Histoire est au centre du travail d'Abderrahmane Talibi, qui interroge le rapport entre discours et historiographie dans l'un des ouvrages de l'historien Abdallah Laroui (qui a traduit en arabe le néologisme *historicisme*). L'analyse du corpus menée avec les instruments de la théorie de l'énonciation aboutit à la conclusion que, loin de représenter une narration

chronologique, l'œuvre de cet historien laisse voir la manifestation d'actes de langage et donc la subjectivité de l'historien qui agence, réorganise les faits historiques, qui ne sont pas présentés dans leur continuité mais illustrant plutôt la discontinuité selon laquelle la conscience historique devrait les appréhender. Ce type de discours – subjectif et polyphonique – est interprété comme témoignant d'une « posture intellectuelle engagée » de ce critique de l'historiographie, qui invite à prendre des distances par rapport à l'époque du protectorat et à s'inscrire dans le fait historique contemporain.

Une étude dont l'auteur est Mohamed Bourasse nous propose une triple relation langue-littérature-histoire à travers une approche sociolinguistique de la langue littéraire de Balzac. Le texte-support de cette analyse visant à exploiter l'Histoire dans ses manifestations linguistiques est le roman *Illusions perdues*. La variation diachronique étudiée selon l'emploi des diachronismes et des archaïsmes chez Balzac oriente l'analyse vers les enjeux et les fonctions littéraires qu'acquiert la langue comme témoin de l'histoire et de ses transformations au fil du temps. Les principaux lieux d'investigation de la variation diachronique sont situés au niveau lexical du roman, en relation directe avec le niveau sémantique, les deux relevant, selon M. Bourasse, d'une désuétude impossible à ignorer. L'analyse se poursuit aux niveaux morphologique et syntaxique, pour conduire à la même conclusion : le roman, par la langue de ses personnages, témoigne du rattachement à une époque, à un courant littéraire, à l'histoire.

L'article signé par Andreea Ioana Aelenei et José Adrián Ceballos Dávalos s'arrête sur la manière dont se construit un petit récit dans un post sur la page Facebook d'un journal satirique ivoirien. C'est une forme particulière de récit, qui ne respecte pas le schéma narratif prototypique. Dans l'interaction particulière qui a lieu sur les médias sociaux (les locuteurs rajoutent des commentaires à un même post), les petits récits sont co-produits par les différents intervenants. Dans le cas particulier analysé dans cet article il s'agit d'une histoire hypothétique qui ne suppose pas le partage d'une expérience commune par les locuteurs, mais qui se construit par fragments grâce à l'intervention polyphonique de ces différents énonciateurs.

La section « entretien » est consacrée à un dialogue entre Wahiba Cherrati et l'écrivaine Amira-Géhanne Khalfallah sur le rapport entre fiction et Histoire – comment l'Histoire est réécrite, comment sont exploitées les archives par l'écrivain parti à la recherche de l'inconnu, des sentiments des personnages historiques, de ce qui est moins visible, caché, mais qui peut nourrir la fiction.

La rubrique des comptes rendus comprend les contributions de Corina Dimitriu-Panaiteanu, Elena-Brândușa Steiciuc, Ioana-Cristina Atanasiu et Abdelouahed Hajji sur des ouvrages actuels de nature différente. Trois des ouvrages présentés sont liés à la vie et à la personnalité de Marina Mureșanu Ionescu : elle est éditrice du volume de textes critiques de Rica Ionescu Voisin ; deux autres volumes collectifs lui sont consacrés. Le quatrième ouvrage dont le compte rendu est inclus dans la rubrique met en rapport les médias et la traduction.

Liliana FOȘALĂU
Cristina PETRAȘ